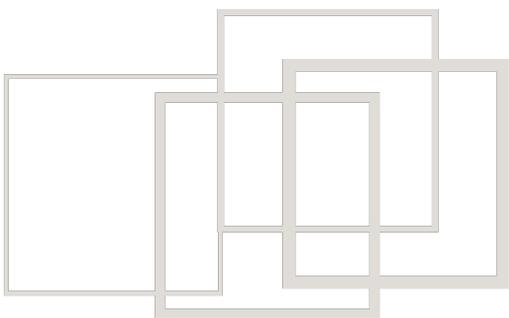


18 mars 2015

# Le syndrome de la Bibliothèque de Babel

@s

<http://aswemay.crzt.fr/co/040002.html>





# Table des matières

Introduction .....	4
Préambule : La Bibliothèque .....	4
Quelques anecdotes introductives .....	5
Vivre dans la Bibliothèque .....	7
Conclusion .....	10
Annexes .....	11

# Introduction

La Bibliothèque de Babel est une nouvelle de Borges écrite en 1941 et publiée dans le recueil *Fictions*. Il s'agit d'un formidable modèle du web. La Bibliothèque est l'univers, passé, présent et futur. Tout est déjà écrit dans la Bibliothèque, il suffit de trouver le bon livre sur la bonne étagère, dans la bonne salle. Tout a été conçu, tous les problèmes ont été résolus. Dans la Bibliothèque de Babel, l'ingénieur n'invente plus de solution, il reproduit ce qui a déjà été conçu. L'informaticien n'écrit plus d'algorithme, il cherche le code qu'il pourra copier et qui résoudra son problème. L'enseignant sélectionne sur les étagères des exercices pour des élèves qui cherchent les solutions sur d'autres étagères. L'écrivain recopie une encyclopédie et obtient des distinctions, tout a déjà été écrit, à quoi bon faire semblant. Le lecteur manipule des livres qu'il ne lit plus ; il y aurait tant à lire.

Mon propos n'est pas de constater que nous vivons irrémédiablement, ici et maintenant, de cette façon dans la Bibliothèque. Mais de montrer, à travers quelques anecdotes et réflexions, que le numérique tend à nous rapprocher de cette vision. L'universalité du numérique nous dit que ça a déjà été intégré, l'adressage qu'il est possible de le retrouver, et la connexion que cela peut être immédiat. Si le numérique et le web sont effectivement cette source inépuisable d'information, ils sont concomitamment une transformation de notre relation à l'information. Il ne s'agit pas seulement d'avoir plus, d'avoir mieux, d'avoir tout ; il s'agit de se demander ce qu'avoir de l'information veut dire, s'il s'agit d'errer sans but dans les couloirs de la Bibliothèque, s'il s'agit de chercher les réponses à des questions posées par d'autres, s'il s'agit de s'asseoir un peu pour lire des livres, s'il s'agit d'en écrire ou d'en réécrire.

## 1 Préambule : La Bibliothèque

« L'univers (que d'autres appellent la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, avec au centre de vastes puits d'aération bordés par des balustrades basses. De chacun de ces hexagones on aperçoit les étages inférieurs et supérieurs, interminablement. La distribution des galeries est invariable. Vingt longues étagères, à raison de cinq par côté, couvrent tous les murs moins deux ; leur hauteur, qui est celle des étages eux-mêmes, ne dépasse guère la taille d'un bibliothécaire normalement constitué. Chacun des pans libres donne sur un couloir étroit, lequel débouche sur une autre galerie, identique à la première et à toutes. A droite et à gauche du couloir il y a deux cabinets minuscules. L'un permet de dormir debout ; l'autre de satisfaire les besoins fécaux. A proximité passe l'escalier en colimaçon, qui s'abîme et s'élève à perte de vue. [...] Chacun des murs de chaque hexagone porte cinq étagères ; chaque étagère comprend trente-deux livres, tous de même format ; chaque livre a quatre cent dix pages ; chaque page, quarante lignes, et chaque ligne, environ quatre-vingts caractères noirs. Il y a aussi des lettres sur le dos de chaque livre ; ces lettres n'indiquent ni ne préfigurent ce que diront les pages [...] »



Frontispice de *De Bibliotheca* (Eco, 1986), par Maria Helena Vieira da Silva

« La Bibliothèque est totale, [...] ses étagères consignent toutes les combinaisons possibles des vingt et quelques symboles orthographiques (nombre, quoique très vaste, non infini), c'est-à-dire tout ce qu'il est

possible d'exprimer, dans toutes les langues. Tout : l'histoire minutieuse de l'avenir, les autobiographies des archanges, le catalogue fidèle de la Bibliothèque, des milliers et des milliers de catalogues mensongers, la démonstration de la fausseté de ces catalogues, la démonstration de la fausseté du catalogue véritable, l'évangile gnostique de Basilide, le commentaire de cet évangile, le commentaire du commentaire de cet évangile, le fait véridique de ta mort, la traduction de chaque livre en toutes les langues, les interpolations de chaque livre dans tous les livres. »

## Un livre de la Bibliothèque de Babel

Les premières pages du livre qui présente les lettres EFXMQNFGXQEJ LXLCJVRJ ECY HRDGRTXGHFSIF MHBMRQHBOXQLAX SXNE sur son dos, depuis <http://dicelog.com/babel>.



## Référence

Toutes les citations non sourcées de cet article sont d'un exemplaire de la Bibliothèque de Babel trouvé dans la Bibliothèque de Babel : La Bibliothèque de Babel<sup>[p. 11\*]</sup>.

# 2 Quelques anecdotes introductives

« Quand on proclama que la Bibliothèque comprenait tous les livres, la première réaction fut un bonheur extravagant. Tous les hommes se sentirent, maîtres d'un essor intact et secret. Il n'y avait pas de problème personnel ou mondial dont l'éloquente solution n'existât quelque part : dans quelque hexagone. »

## Une anecdote de prof : La Semaine du Don

Je fais un cours sur les *data warehouse*, ou entrepôts de données en français, en fin de cycle ingénieur à l'UTC. Il s'agit de très grandes bases de données, intégrant des informations d'origines multiples, constituées dans le but de faire des analyses et de prendre des décisions. Par exemple un grand magasin, chaque fois que vous passez en caisse, collecte les données personnelles consignées sur votre carte de fidélité, les associe aux produits que vous avez achetés, au jour, à l'heure, au programme télé du jour, à la météo... Il pourra ainsi

s'apercevoir que, les soirs de foot, les hommes qui se rendent dans leurs magasins achètent souvent des couches pour bébé conjointement avec des bières. Il pourront ainsi organiser leurs rayonnages afin d'aider ceux-ci à ne pas oublier celles-là.

Afin d'évaluer les étudiants, en milieu de cours, je génère à l'aide d'un programme informatique un jeu de données artificielles pour chacun d'entre eux. Le but est d'appliquer les techniques vues en cours pour trouver des informations que mon programme a caché dans les données. Je place en général ces données dans un monde imaginaire, pour abstraire l'analyse et éviter les effets d'interprétation triviales, liés au sens commun (le temps des hommes calés derrière leur fauteuil les soirs des matchs pendant que les femmes s'occupent des enfants est révolu, et puis les gens sont passés aux couches recyclables, je vais refaire cette analyse, j'ai dû faire une erreur).

Je viens au fait. L'année dernière ce jeu de données portait sur l'analyse de ventes d'eau sur une planète imaginaire du futur fortement inspirée de Dune de Franck Herbert. J'avais introduit une typologie de produits (volume, qualité de l'eau...), de vendeurs (expérience...), de dates (conditions météorologiques...) et de clients, avec notamment leur affiliation (colons ou indigènes). Parmi les questions classiques et faciles à traiter (produits les plus vendus, meilleurs magasins...), j'ai glissé une question plus insidieuse : "Identifiez et caractérisez la Semaine du Don". Dans les données, j'avais intégré pour tous les étudiants un pic d'achat localisé sur une semaine, tous les acheteurs surnuméraires étant des indigènes. Après plusieurs semaines de cours sur la construction de data warehouse, la logique voulait que tous les étudiants explorent les données pour chercher une semaine singulière, puis affinent l'analyse pour la caractériser.

Mais une petite poignée d'étudiants a procédé différemment. Ils ont cherché sur Internet "Semaine du Don". Que les données soient relatives à un monde imaginaire et futuriste ne semblait pas oblitérer la possibilité, la nécessité, de trouver la réponse à la question. Et ils ont trouvé. Essayez ça fonctionne. Il ne s'agit pas de *ma* Semaine du Don, bien sûr, mais c'était bien une semaine du don. Je regrette de ne pas avoir pris la peine de noter exactement ce que les étudiants avaient trouvé. Mais ma mémoire me rapporte quelque chose comme : "La semaine du don est une semaine consacrée au don du sang (de la moelle...) au Québec (au Sénégal...), elle se déroule du tant au tant, mais je n'ai rien trouvé dans mes données qui corresponde, donc il n'y a pas de dons de sang sur la planète Dune (ou, par hasard : et l'on observe bien un pic de vente d'eau ce jour, ce qui doit être nécessaire dans le cadre du don d'organes)".

Ce que nous révèle cette anecdote, qui ne concernait que trois ou quatre étudiants sur les soixante qui suivent le cours, c'est ce nouveau rapport à la connaissance et aux questions. Le problème que je rencontre, il existe forcément quelqu'un qui l'a déjà rencontré dans le monde et qui a publié la réponse sur le Web.

## Une anecdote dont vous êtes le héros : Amsterdam, Göttingen ou Brive-La-Gaillarde

Il est un peu tard, une tablée d'amis à l'heure où l'on sert les liqueurs et où l'on parle un peu fort. Au fait, "Amsterdam", c'était en soixante-cinq ? À l'Olympia, ton père y était pas ? Il se produit alors un étrange phénomène, les mains grouillent rapidement vers des ordinateurs déguisés en téléphones, les doigts s'agitent frénétiquement, et quelques secondes plus tard la réponse s'impose : soixante-quatre. Enregistrée le seize et dix-sept octobre, oui c'est bien ça à l'Olympia (comme si j'avais pu me tromper là dessus !), durée trois minutes et seize secondes, je voyais ça plus long ; puis la voix qui retentit ; « Dans le port d'Amsterdam... » ; les images aussi, regarde... Ces machines s'intéressent donc à Brel ? Moi qui pensait que Brel, c'était le propre de l'homme. On aurait pu se chamailler un peu sur cette date, douter, au moins le temps qu'un convive ne se lève et consulte avec peine un *Quid* jauni, qu'un autre entonne lui même les premiers mots de la chanson... Mais les machines parlent, et les hommes se taisent.

C'est devenu un geste trivial : chaque question posée est aussitôt déléguée à un robot via à une requête informatique, qui invariablement rapporte une réponse, la grande majorité du temps exacte, complète, superfétatoire. Demain nos lunettes nous écouteront parler et projeteront en temps réel les réponses aux questions que nous nous poserions, peut-être, si nous avons le temps de le faire. Des téléphones pour lire, des lunettes qui écoutent, les plans sont déjà dans La Bibliothèque.

Que nous restera-t-il à connaître alors ? La réponse est certainement quelque chose comme : "tout le reste".

## Une anecdote à l'attention des pédagogues : devoir d'originalité

Alors que j'aide une jeune lycéenne à faire ses devoirs de première scientifique, elle me demande de lui ré-expliquer la poussée d'Archimède, dans le cadre de son TPE. Les TPE (Travaux Personnels Encadrés) sont un exercice obligatoire de première comptant pour le baccalauréat, à faire en petit groupe (deux à quatre élèves) et consistant à traiter une problématique scientifique selon une méthode de recherche. Son TPE porte sur l'explication du phénomène des sables mouvants. La poussée d'Archimède donc, facile, un corps plongé dans un liquide, voilà, tu... ce sera plus simple de trouver un cours qui explique ça mieux que moi. N'y voyiez aucun syndrome de la Bibliothèque de Babel, je suis un prof, pas un étudiant, je suis immunisé. J'ouvre mon moteur de recherche favori, et je tape sur mon clavier : "poussée Archimède". Premier résultat *fr.wikipedia*, classique ; deuxième résultat le cours d'un prof, je vais sûrement essayer ça, effet de corps oblige ; troisième résultat : "La poussée d'Archimède - TPE-Archimède" sur *archimede-tpe.e-monsite.com*. Interpellé, je modifie

un peu ma requête : "poussée Archimède sable mouvant". Premier résultat : *tpeablesmouvants.e-monsite.com* , puis *tpe.madmagz.com*, *sablesmouvants-tpe-slouis.e-monsite.com...* n'en jetez plus, des dizaines de résultats similaires (et je n'ai pas eu l'audace d'ajouter "tpe" à ma requête). La Bibliothèque de Babel des TPE sur les sables mouvants, toutes les variations possibles sur le thème sont certainement déjà enfouies, il suffit que je fasse défiler les signes sur mon écran. J'ai fermé mon navigateur et pris le temps d'écrire une petite explication de mon cru. Chacun résiste à sa manière.

La question intéressante qui se pose aux pédagogues n'est tant de savoir si l'élève va copier ou pas, s'il va "tricher". La question est de savoir comment maintenir un travail d'élaboration d'une démarche et de production sensément originale et personnelle qui repose explicitement sur une recherche - donc une recherche sur le web - alors que la réponse à la question posée s'invite sur l'écran, formulée très exactement telle qu'attendue. C'est à peine une simplification en l'espèce de dire que la réponse a été jointe à la question, par celui même qui a posé cette question.

Quelle est la couleur du cheval blanc d'Henri IV ? Non, ne cherchez pas la réponse sur le web.

### Une dernière anecdote : l'oracle dans la matrice

Il m'arrive lors de travaux dirigés de voir des étudiants taper littéralement les questions que je pose dans l'invite de recherche Google, et cliquer sur "entrée" lorsque je mets le point final à ma phrase. Ils n'ont pas analysé la question, connectés, il l'ont transmise à un robot pour que celui-ci trouve la réponse. On pourra s'interroger sur le statut de l'être humain devenu ce chaînon dans l'élaboration de la connaissance consistant à appairer problèmes et solutions. L'ingénieur est un bon appariteur, l'enseignant un bon copiste, les deux alimentent *la matrice* (dans le film *Matrix* les hommes, enfermés dans des cocons, ne sont plus que des batteries au service de l'alimentation électriques des robots qui ont pris possession de la surface de la terre). Et souvent, "ça marche", c'est à dire "*ça matche*", la machine répond correctement. Pas toujours.

Un jour, lors d'un travail sur le logiciel Oracle, se pose aux étudiants une question spécifique à ce système, dont la réponse était présente dans mon supports de cours, fourni aux étudiants. Un premier groupe m'interpelle, la solution essayée ne fonctionne pas. Je regarde leur code, une instruction que je ne connais pas, mais elle paraît logique et je ne suis pas spécialiste d'Oracle, alors : Je ne sais pas, désolé, mais j'ai proposé une autre solution dans le cours... Puis un second groupe, même instruction, même erreur. Un troisième... Vous avez trouvé cette instruction où ? C'est la première des réponses fournies par le moteur de recherche Google. La quasi totalité des groupes s'est emparée de cette première réponse, une réponse de forum en l'occurrence, dont la question portait sur une autre version d'Oracle, incompatible avec la nôtre.

L'oracle n'est pas toujours celui que l'on croit.

Ce n'est pas l'erreur de *matching* qui est intéressante ici, c'est le fait que d'une part presque tous les humains de la salle ont fait la même erreur consistant à ne prendre de la machine que la première réponse proposée, sans la critiquer et sans étudier les suivantes ; et d'autre part qu'il se sont retournés vers un humain lorsqu'ils ont réalisé, désespérés, que cette réponse ne convenait pas.

## 3 Vivre dans la Bibliothèque

« A l'espoir éperdu succéda, comme il est naturel, une dépression excessive. La certitude que quelque étagère de quelque hexagone enfermait des livres précieux, et que ces livres précieux étaient inaccessibles, sembla presque intolérable. »

### Entrer dans la Bibliothèque (passer outre le bibliothécaire, Jorge ou Google)

Avec le numérique le problème général de l'accès au livre semble définitivement levé. Le bibliothécaire-cerbère qui protège ses livres (« Il faut choisir si l'on veut protéger les livres ou les faire lire (Eco, 1986) ») a laissé la place au moteur de recherche, fenêtre ouverte sur la Bibliothèque. Et pourtant, Google est-il vraiment l'antithèse de Jorge ? Jorge, aveugle et présumé comme Borges « parce qu'il faut bien payer ses dettes (Eco, 1985) », est dans le roman *Le nom de la rose* le gardien d'une bibliothèque labyrinthique et piégée, qui a pour fonction d'empêcher l'accès aux livres.

« Seul le bibliothécaire, outre qu'il sait, a le droit de circuler dans le labyrinthe des livres, lui seul sait où les trouver et où les remplacer, lui seul est responsable de leur conservation. [...] le livre est créature fragile, il souffre de l'usure du temps, craint les rongeurs, les intempéries, les mains inhabiles. Si pendant cent et cent ans tout un chacun avait pu librement toucher non manuscrits, la plus grande partie d'entre eux n'existerait

plus. Le bibliothécaire les défend donc non seulement des hommes, mais aussi de la nature, et consacra sa vie à cette guerre contre les forces de l'oubli, ennemi de la vérité. (Eco, 1982) »

L'algorithme d'un moteur de recherche comme Google est essentiellement fondé sur la popularité, ce qui tend à renforcer ce qui est déjà connu et donc à faire émerger une petite partie de l'iceberg, dont la pointe est souvent Wikipédia. Google n'empoisonne pas ceux qui s'aventurent dans ses couloirs en quête des livres interdits, mais, plus subtilement, il leur présente dès l'antichambre des ouvrages dont les titres semblent si bien répondre à ce qu'ils sont venu chercher, qu'ils ne ressentent même plus le besoin de s'aventurer dans les méandres de la Bibliothèque. Pourquoi afficher la seconde page des résultats de recherche ? J'ai obtenu un milliard six cent soixante millions de résultats (environ, me précise-t-on) pour le mot "Library" ; que faire devant un tel abîme ? Après tout le premier résultat devrait bien me convenir, <http://en.wikipedia.org/wiki/Library>, pour le moment au moins, j'irai regarder plus loin, mais plus tard, lorsque j'aurai le temps...

Face à l'interdit d'un Jorge, le désir d'un Guillaume de Baskerville d'entrer dans la bibliothèque ne fait que croître ; mais face à la satisfaction immédiate du désir de savoir d'un Google, que reste-t-il du désir d'explorer ?

« En ce temps-là, il fut beaucoup parlé des Justifications : livres d'apologie et de prophétie qui justifiaient à jamais les actes de chaque homme et réservaient à son avenir de prodigieux secrets. Des milliers d'impatiens abandonnèrent le doux hexagone natal et se ruèrent à l'assaut des escaliers, poussés par l'illusoire dessein de trouver leur Justification. Ces pèlerins se disputaient dans les étroits couloirs, proféraient d'obscures malédictions, s'étranglaient entre eux dans les escaliers divins, jetaient au fond des tunnels les livres trompeurs, périsaient précipités par les hommes des régions reculées. D'autres perdirent la raison... »

### **Lire dans la Bibliothèque (s'arrêter de courir et de parcourir, pour relire)**

En nous offrant la possibilité d'une mémoire universelle - la rétention tertiaire, portée par les objets techniques, qui prolonge la mémoire primaire qui imprime l'instant et la mémoire secondaire du souvenir (Steigler, 1996) - le numérique risque de nous couper de l'acte même de lecture. Là où l'écrit a rendu secondaire la mémorisation, procédé rétentif fondamental des sociétés orales, le numérique et la recherche instantanée dans la Bibliothèque rendent également la lecture secondaire, et la relecture excessive. L'important n'est plus de lire, mais de chercher, d'explorer. De savoir que le contenu existe, et de savoir où il se trouve, de savoir qu'on pourra le retrouver, l'invoquer lorsqu'on en aura besoin, dès qu'on en aura besoin. Ce principe s'accorderait bien, en première approximation au moins, avec une société de l'instant, dont l'enjeu ne serait pas de savoir, mais de répondre.

Eco annonçait l'avènement d'une xérocivilisation névrosée de la photocopie : « [la photocopie] va aussi constituer un alibi intellectuel : quelqu'un qui sort de la bibliothèque avec une liasse de photocopies a, la plupart du temps, la certitude qu'il ne pourra pas tout lire, qu'il finira même par s'y perdre parce que tout est mélangé, mais il a la sensation de s'être emparé du contenu de ces livres. Avant la xérocivilisation ce même individu faisait de longues fiches à la main dans ces immenses salles de consultation et il en restait quelque chose. Avec la névrose de la photocopie on risque de perdre des journées à la bibliothèque pour photocopier des livres qu'on ne lira pas (Eco, 1986) ». Si le numérique nous permet de faire l'économie du temps passé à photocopier, ce temps est-il pour autant passé à lire ? Combien de temps à organiser ses accès, chercher, sélectionner, marquer, à lire des titres, et finalement à parcourir si rapidement que le contenu nous aura échappé quelques minutes seulement après cette "lecture" ; et qu'il nous en restera peut être le sentiment de nous être *emparé* du contenu, sans pourtant pouvoir le *saisir*.

« Une autre superstition de ces âges est arrivée jusqu'à nous : celle de l'Homme du Livre. Sur quelque étagère de quelque hexagone, raisonnait-on, il doit exister un livre qui est la clef et le résumé parfait de tous les autres : il y a un bibliothécaire qui a pris connaissance de ce livre et qui est semblable à un dieu. »

### **S'orienter dans la Bibliothèque (de l'érudit au sagace)**

L'éducation dans nos sociétés modernes a pour fonction de donner aux citoyens la compétence d'accéder à la connaissance. « Il faut apprendre aux enfants comment on se sert d'une bibliothèque, comment on utilise un lecteur de microfiches, comment on se bat avec les responsables de la bibliothèque s'ils ne font pas leur travail, comment on collabore avec les responsables de la bibliothèque. [...] C'est un problème de civilisation et nous ne percevons pas toujours que la plupart des gens ignore l'instrument-bibliothèque. [...] Il y a un décalage entre, un manque de lien entre le citoyen et la bibliothèque. Voilà le problème de l'éducation. (Eco, 1986) »

Le numérique réactualise la question de l'accès et de la sélection dans les fonds documentaires. Bachimont nous montre que l'enjeu, dans la Bibliothèque, n'est plus dans une érudition qui compense la difficulté de l'accès aux contenus, car ils sont déjà là, disponibles. Il s'agit en revanche de s'orienter dans les rayons de la Bibliothèque. Pour cela il faut passer du modèle de l'érudit, « celui qui possède la connaissance », à celui du *sagace*, « celui s'oriente dans la connaissance pour atteindre un but (Bachimont, 2007) ». Et cette sagacité

relève « de la critique et de la maxime pour ne pas se perdre dans le dédale de la connaissance numérisée en réseau » et « se tenir à distance de la rumeur numérique (*Ibid.*) ».

Il y a donc un enjeu à chercher et critiquer, diversifier et recouper, sans céder à la frénésie de tout vouloir lire, sans céder à la paralysie devant l'impossibilité de tout lire, sans céder à la facilité de ne rien lire du tout. Il y a aussi un enjeu à sortir des sentiers battus, à se laisser entraîner ailleurs que là où l'on pense devoir aller. Se former c'est aussi se déformer, c'est accepter d'être emmené là où l'on se sait pas qu'il faut aller, là où l'on ne sait pas aller, au delà de l'horizon que l'on connaît ; tout en exerçant sa sagacité, pour ne pas se laisser perdre.

« Je ne puis combiner une série quelconque de caractères, par exemple : dhcmrlchtdj que la divine Bibliothèque n'ait déjà prévue, et qui dans quelqu'une de ses langues secrètes ne renferme une signification terrible. [...] Parler, c'est tomber dans la tautologie. Cette inutile et prolixe épître que j'écris existe déjà dans l'un des trente volumes des cinq étagères de l'un des innombrables hexagones – et sa réfutation aussi. »

## Apprendre dans la Bibliothèque (la quête ou la requête)

Nous vivons dans la Bibliothèque de Babel, béats ou forcés. Nous ne pouvons empêcher, ni nous empêcher de puiser sur ses étagères. Mais nous devons adapter, sinon réinventer, notre rapport à la connaissance. Pourquoi et comment apprendre des tables de multiplication ? des poésies ? de l'orthographe ? de l'histoire ? de l'informatique ? de l'anglais même ? Cet article existe déjà en anglais dans la Bibliothèque de Babel, cherchez un peu, vous verrez. Il y a, je le pense, de très bonnes réponses à ces questions, stimulantes et fécondes. Il nous faut réussir à transmettre que l'enjeu n'est pas la réponse, mais la démarche intellectuelle, pas le fruit mais sa culture, pas la destination mais le voyage. Mais il faut pouvoir expliquer cela sans nier les voyages *low costs*, les supermarchés et Wikipédia.

Si l'on ne veut pas se limiter à être des passeurs de requêtes, il ne faut pas simplement être en mesure d'aller chercher dans la Bibliothèque, mais il faut intérioriser une partie de l'information qu'elle recèle, l'apprendre, pour en disposer directement : « apprendre un théorème, c'est intérioriser la logique de ce théorème, c'est à dire littéralement le faire sien : c'est vivre ce théorème comme une *évidence*, c'est à dire reconstituer totalement le chemin qui conduit à cette évidence en faisant soi même le chemin qui y conduit (Stiegler, 2006) ». Et cette partie qu'il faudrait intérioriser concerne les concepts qui aident à penser, c'est à dire ce qui est le plus *abstrait*. Il ne suffit pas de savoir où se trouve le meilleur support de cours en ligne sur les bases de données (je vous donnerai l'adresse), pour savoir concevoir de bonnes bases de données. Il faut avoir compris, pratiqué, intégré des concepts abstraits de ce domaine : relation, redondance, contrainte... Comme j'imagine qu'il ne suffit pas de savoir où se trouvent rangés les livres de Kant pour faire de la philosophie.

« On peut en effet prendre en compte la *menace que constitue une extériorisation qui ne verrait pas la mise en place de dispositifs d'intériorisation corrélatifs* [...] et qui induirait en cela de véritables *pertes de savoir* [...] (*Ibid.*) ». C'est dans la quête qu'est l'appropriation de la connaissance, et dans le dépassement des difficultés qu'elle fait surgir, pas dans les requêtes que l'on passe à la machine.

Or à l'heure de l'utile, du concret et du rapide, des promesses des vendeurs de Mooc, des demandes de compétences professionnelles opérationnelles, il n'est pas forcément simple de rester attaché à l'abstraction, à ce qui ne sert pas, à ce qui ne permet pas de servir, à ce qui ne sert à rien d'autre qu'à pouvoir apprendre d'autres choses, plus tard. D'autant moins simple que la Bibliothèque nous renvoie l'image de connaissances qui seraient toutes et toujours disponibles. Mais accéder aux livres n'est pas accéder à leur contenu.

« L'écriture méthodique me distrait heureusement de la présente condition des hommes. La certitude que tout est écrit nous annule ou fait de nous des fantômes... Je connais des districts où les jeunes gens se prosternent devant les livres et posent sur leurs pages de barbares baisers, sans être capables d'en déchiffrer une seule lettre. »

## Écrire dans la Bibliothèque (la contribution ou la prolétarianisation)

La Bibliothèque porte en elle, paradoxalement, une tendance à la prolétarianisation, en tendant à diminuer, paradoxalement toujours, nos capacités ou nos envies d'explorer, de lire et d'apprendre en profondeur.

« Cette liquidation des pratiques, auxquelles sont substituées des usages que le marketing suscite par des modes d'emploi et des campagnes publicitaires, est ce qui induit du côté des consommateurs une perte de savoir-faire et de savoir-vivre, c'est à dire la perte du savoir inventer sa propre vie, consommateurs qui, en cela, se trouvent prolétarianisés tout comme les producteurs (ils perdent leur savoir-vivre comme les producteurs ont perdu leurs savoir-faire, ce qui est le passage de l'ouvrier au prolétaire). (Stiegler, 2006) »

En rendant si accessibles ces étalages d'une information jusqu'alors si précieuse, la Bibliothèque en altère la valeur, comme si sa présence suffisait au monde, sans qu'il soit autant nécessaire de s'en mêler. Or le passage de l'information à la connaissance implique de s'en mêler. Connaître, transmettre de la connaissance, créer de la connaissance, implique d'écrire et de réécrire, d'inventer, d'être créatif, de contribuer. Rester original quand tout semble avoir été écrit est une gageure. Confronté à l'omniprésence de Wikipédia, certains enseignants

mènent des projets pour que les étudiants ne se contentent pas de la lire ou de la copier, mais pour qu'ils l'écrivent (Kauffmann, 2009). En informatique, certaines initiatives du même ordre consiste à contribuer au développement d'un logiciel libre. L'enjeu est de passer du rôle d'utilisateur à celui de praticien, « on n'utilise pas un piano : on en joue, c'est à dire qu'on le pratique, et en le pratiquant, on devient pianiste, et non pas utilisateur de piano. (*Ibid.*) »

J'ai commencé à expérimenter le concept de contribution étudiante en jouant sur quelques règles. Une contribution est une production qui a vocation à être publiée sur Internet, c'est à dire que si elle n'est pas publiable, elle n'est pas réussie. La citation de contenus issus de sites Web de référence, y compris de plusieurs lignes est autorisée ; à quoi bon essayer de paraphraser maladroitement les premiers paragraphes de Wikipédia, lorsque ceux-ci sont limpides et nécessaires au discours. La reprise de contributions d'années antérieures est autorisée, et même privilégiée par des sujets récurrents et la capitalisation des contenus. C'est surtout dans les modalités que la créativité est sollicitée : la contribution peut typiquement donner lieu à un cours mené par l'étudiant - et non simplement à un exposé - composé d'exercices originaux, de quiz. La contribution est donc mise en scène dans une perspective de publication et de transmission qui lui donne un enjeu. Elle doit être utile, rendre un service. Cette logique de contribution peut être largement déclinée. Des ressources ludo-éducatives libres de niveau primaire peuvent être produite par des collégiens, des lycéens peuvent travailler sur des exercices scénarisés de niveau collège, les masters pour des licences, les adultes sur leurs hobbies ou leurs expertises professionnelles.

Tout n'a pas vraiment été écrit dans la Bibliothèque. Il est possible d'en faire un lieu d'écriture (*Ibid.*). Et si ce n'était qu'un alibi, il permettrait encore de se distraire heureusement de notre présente condition.

## 4 Conclusion

On tend à ne lire que l'infime partie des contenus mis en avant par quelques algorithmes de recherche. Or il existe des contenus mal ou pas référencés, mais très qualitatifs. Nous pouvons prendre le temps de nous constituer des sources alternatives aux moteurs de recherche, afin de réserver ceux-ci aux recherches à large spectre, pour lesquelles nous ne savons pas où aller. Par exemple, le TLFi est un excellent dictionnaire en ligne qui n'est pas proposé par les moteurs de recherche, car il fait partie du web profond.

Nous passons du temps "sur Internet", à parcourir des contenus toujours plus nombreux, mais nous prenons de moins en moins de temps pour lire. Nous pouvons prendre des notes, réactualiser la pratique des fiches de lecture, nous relire. Nous pouvons aussi nous déconnecter pour lire, préférer la liseuse rustique à la tablette interactive, hors de l'invitation permanente à la digression du lien hypertexte.

Face à la surabondance de contenus de tous ordres, nous pouvons développer et entretenir notre esprit critique, notre capacité à nous orienter pour sélectionner ce qui est pertinent. Nous pouvons approfondir, recouper, corroborer les informations. Il y a un enjeu particulier à identifier qui écrit, de quel point de vue, pour quel but ; à compenser l'affaiblissement des cadres éditoriaux par un travail d'identification des sources.

Nous pourrions donc prendre le temps de lire, développer notre sagacité, mais il faudra aussi conserver le pouvoir de comprendre. Or il faut des connaissances pour accéder aux connaissances, donc il faudra continuer d'apprendre, d'intérioriser et d'abstraire.

Enfin, nous pouvons écrire, contribuer.

Ces quelques réflexions ne sauraient constituer un projet de résistance à la Bibliothèque, si tant est qu'il en faille un, ni même un projet pédagogique. Elles visent en revanche à mettre en exergue ce vers quoi la Bibliothèque nous entraîne, et à nous rappeler que nous n'avons pas la possibilité de simplement reproduire ce que nous, parents, enseignants, citoyens, faisons il y a seulement dix ans. Nous ne pouvons nous contenter de constater et de regretter que le rapport des "jeunes" à la connaissance a changé, sans s'apercevoir ou sans admettre que le nôtre a changé en même temps, que ce changement est une réponse tropistique à une altération du monde, dont le numérique est une des causes profondes.

# Annexes

## Annexe 1

### La Bibliothèque de Babel

Ceci est une copie d'un exemplaire de la Bibliothèque de Babel trouvé dans la Bibliothèque de Babel, qui n'est donc pas celui de Borges, qui lui est antérieur, et dont il en a lui même reconnu l'existence : « Cette inutile et proluxe épître que j'écris existe déjà dans l'un des trente volumes des cinq étagères de l'un des innombrables hexagones ».

L'univers (que d'autres appellent la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, avec au centre de vastes puits d'aération bordés par des balustrades basses. De chacun de ces hexagones on aperçoit les étages inférieurs et supérieurs, interminablement. La distribution des galeries est invariable. Vingt longues étagères, à raison de cinq par côté, couvrent tous les murs moins deux ; leur hauteur, qui est celle des étages eux-mêmes, ne dépasse guère la taille d'un bibliothécaire normalement constitué. Chacun des pans libres donne sur un couloir étroit, lequel débouche sur une autre galerie, identique à la première et à toutes. A droite et à gauche du couloir il y a deux cabinets minuscules. L'un permet de dormir debout ; l'autre de satisfaire les besoins fécaux. À proximité passe l'escalier en colimaçon, qui s'abîme et s'élève à perte de vue. Dans le couloir il y a une glace, qui double fidèlement les apparences. Les hommes en tirent conclusion que la Bibliothèque n'est pas infinie; si elle l'était réellement, à quoi bon cette duplication illusoire ?

Pour ma part, je préfère rêver que ces surfaces polies sont là pour figurer l'infini et pour le promettre...Des sortes de puits sphériques appelés lampes assurent l'éclairage. Au nombre de deux par hexagone et placés transversalement, ces globes émettent une lumière insuffisante, incessante. Comme tous les hommes de la Bibliothèque, j'ai voyagé dans ma jeunesse ; j'ai effectué des pèlerinages à la recherche d'un livre et peut-être du catalogue des catalogues; maintenant que mes yeux sont à peine capables de déchiffrer ce que j'écris, je me prépare à mourir à quelques courtes lieues de l'hexagone où je naquis. Mort, il ne manquera pas de mains pieuses pour me jeter par-dessus la balustrade : mon tombeau sera l'air insondable ; mon corps s'enfoncera longuement, se corrompra, se dissoudra dans le vent engendré par la chute, qui est infinie. Car j'affirme que la bibliothèque est interminable. Pour les idéalistes, les salles hexagonales sont une forme nécessaire de l'espace absolu, ou du moins de notre intuition de l'espace ; ils estiment qu'une salle triangulaire ou pentagonale serait inconcevable. Quant aux mystiques, ils prétendent que l'extase leur révèle une chambre circulaire avec un grand livre également circulaire à dos continu, qui fait le tour complet des murs ; mais leur témoignage est suspect, leurs paroles obscures : ce livre cyclique, c'est Dieu... Qu'il me suffise, pour le moment, de redire la sentence classique : la Bibliothèque est une sphère dont le centre véritable est un hexagone quelconque, et dont la circonférence est inaccessible.

Chacun des murs de chaque hexagone porte cinq étagères; chaque étagère comprend trente-deux livres, tous de même format ; chaque livre a quatre cent dix pages ; chaque page, quarante lignes, et chaque ligne, environ quatre-vingts caractères noirs. Il y a aussi des lettres sur le dos de chaque livre ; ces lettres n'indiquent ni ne préfigurent ce que diront les pages : incohérence qui, je le sais, a parfois paru mystérieuse. Avant de résumer la solution (dont la découverte, malgré ses tragiques projections, est peut-être le fait capital de l'histoire) je veux rappeler quelques axiomes.

Premier axiome : la Bibliothèque existe ad aeterno. De cette vérité dont le corollaire immédiat est l'éternité future du monde, aucun esprit raisonnable ne peut douter. Il se peut que l'homme, que l'imparfait Bibliothécaire, soit l'œuvre du hasard ou de démiurges malveillants ; l'univers, avec son élégante provision d'étagères, de tomes énigmatiques, d'infatigables escaliers pour le voyageur et de latrines pour le bibliothécaire assis, ne peut être que l'œuvre d'un dieu. Pour mesurer la distance qui sépare le divin de l'humain, il suffit de comparer ces symboles frustes et vacillants que ma faillible main va griffonnant sur la couverture d'un livre, avec les lettres organiques de l'intérieur, ponctuelles, délicates, d'un noir profond, inimitablement symétriques.

Deuxième axiome : le nombre des symboles orthographiques est vingt-cinq. Ce fut cette observation qui permit, il y a quelque trois cents ans, de formuler une théorie générale de la Bibliothèque, et de résoudre de façon satisfaisante le problème que nulle conjecture n'avait pu déchiffrer : la nature informe et chaotique de presque tous les livres. L'un de ceux-ci, que mon père découvrit dans un hexagone du circuit quinze quatre-vingt-quatorze, comprenait les seules lettres M C V perversément répétées de la première ligne à la dernière. Un autre (très consulté dans ma zone) est un pur labyrinthe de lettres, mais à l'avant-dernière page on trouve cette phrase : O temps tes pyramides. Il n'est plus permis de l'ignorer : pour une ligne raisonnable, pour un renseignement exact, il y a des lieues et des lieues de cacophonies insensées, de galimatias et d'incohérences. (Je connais un district barbare où les bibliothécaires répudient comme superstitieuse et vaine

l'habitude de chercher aux livres un sens quelconque, et la comparent à celle d'interroger les rêves ou les lignes chaotiques de la main... Ils admettent que les inventeurs de l'écriture ont imité les vingt-cinq symboles naturels, mais ils soutiennent que cette application est occasionnelle et que les livres ne veulent rien dire par eux-mêmes. Cette opinion, nous le verrons, n'est pas absolument fallacieuse.)

Pendant longtemps, on crut que ces livres impénétrables répondaient à des idiomes oubliés ou reculés. Il est vrai que les hommes les plus anciens, les premiers bibliothécaires, se servaient d'une langue toute différente de celle que nous parlons maintenant ; il est vrai que quelques dizaines de milles à droite la langue devient dialectale, et quatre-vingt-dix étages plus haut, incompréhensible. Tout cela, je le répète, est exact, mais quatre cent dix pages d'inaltérables M C V ne pouvaient correspondre à aucune langue, quelque dialectale ou rudimentaire qu'elle fût. D'aucuns insinuèrent que chaque lettre pouvait influencer sur la suivante et que la valeur de M C V à la troisième ligne de la page 71 n'était pas celle de ce groupe à telle autre ligne d'une autre page ; mais cette vague proposition ne prospéra point. D'autres envisagèrent qu'il s'agit de cryptographies ; c'est cette hypothèse qui a fini par prévaloir et par être universellement acceptée, bien que dans un sens différent du primitif.

Il y a cinq cents ans, le chef d'un hexagone supérieur (2) mit la main sur un livre aussi confus que les autres, mais qui avait deux pages, ou peu s'en faut, de lignes homogènes et vraisemblablement lisibles. Il montra sa trouvaille à un déchiffreur ambulante, qui lui dit qu'elles étaient rédigées en portugais ; d'autres prétendirent que c'était du yiddish. Moins d'un siècle plus tard, l'idiome exact était établi : il s'agissait d'un dialecte lituanien du guarani, avec des inflexions d'arabe classique. Le contenu fut également déchiffré : c'étaient des notions d'analyse combinatoire, illustrées par des exemples de variables à répétition constante. Ces exemples permirent à un bibliothécaire de génie de découvrir la loi fondamentale de la Bibliothèque. Ce penseur observa que tous les livres, quelque divers qu'ils soient, comportent des éléments égaux : l'espace, le point, la virgule, les vingtdeux lettres de l'alphabet. Il fit également état d'un fait que tous les voyageurs ont confirmé : il n'y a pas, dans la vaste Bibliothèque, deux livres identiques. De ces prémisses incontrovertibles il déduisit que la Bibliothèque est totale, et que ses étagères consignent toutes les combinaisons possibles des vingt et quelques symboles orthographiques (nombre, quoique très vaste, non infini), c'est-à-dire tout ce qu'il est possible d'exprimer, dans toutes les langues. Tout : l'histoire minutieuse de l'avenir, les autobiographies des archanges, le catalogue fidèle de la Bibliothèque, des milliers et des milliers de catalogues mensongers, la démonstration de la fausseté de ces catalogues, la démonstration de la fausseté du catalogue véritable, l'évangile gnostique de Basilide, le commentaire de cet évangile, le commentaire du commentaire de cet évangile, le fait véridique de ta mort, la traduction de chaque livre en toutes les langues, les interpolations de chaque livre dans tous les livres, Quand on proclama que la Bibliothèque comprenait tous les livres, la première réaction fut un bonheur ; extravagant. Tous les hommes se sentirent, maîtres d'un essor intact et secret. Il n'y avait pas de problème personnel ou mondial dont l'éloquente solution n'existât quelque part : dans quelque hexagone. L'univers se trouvait justifié, l'univers avait brusquement conquis les dimensions illimitées de l'espérance. En ce temps-là, il fut beaucoup parlé des Justifications : livres d'apologie et de prophétie qui justifiaient à jamais les actes de chaque homme et réservaient à son avenir de prodigieux secrets. Des milliers d'impaticients abandonnèrent le doux hexagone natal et se ruèrent à l'assaut des escaliers, poussés par l'illusoire dessein de trouver leur Justification. Ces pèlerins se disputaient dans les étroits couloirs, proféraient d'obscures malédictions, s'étranglaient entre eux dans les escaliers divins, jetaient au fond des tunnels les livres trompeurs, périsaient précipités par les hommes des régions reculées. D'autres perdirent la raison...

Il n'est pas niable que les Justifications existent (j'en connais moi-même deux qui concernent des personnages futurs, des personnages non imaginaires, peut-être), mais les chercheurs ne s'avisèrent pas que la probabilité pour un homme de trouver la sienne, ou même quelque perfide variante de la sienne, approche de zéro. On espérait aussi, vers la même époque, l'éclaircissement des mystères fondamentaux de l'humanité : l'origine de la Bibliothèque et du Temps. Il n'est pas invraisemblable que ces graves mystères puissent s'expliquer à l'aide des seuls mots humains : si la langue des philosophes ne suffit pas, la multiforme Bibliothèque aura produit la langue inouïe qu'il y faut, avec les vocabulaires et les grammaires de cette langue. Voilà déjà quatre siècles que les hommes, dans cet espoir, fatiguent les hexagones... Il y a des chercheurs officiels, des inquisiteurs. Je les ai vus dans l'exercice de leur fonction : ils arrivent toujours harassés ; ils parlent d'un escalier sans marches qui manqua leur rompre le cou, ils parlent de galeries et de couloirs avec le bibliothécaire ; parfois, ils prennent le livre le plus proche et le parcourent, en quête de mots infâmes. Visiblement, aucun d'eux n'espère rien découvrir.

À l'espoir éperdu succéda, comme il est naturel, une dépression excessive. La certitude que quelque étagère de quelque hexagone enfermait des livres précieux, et que ces livres précieux étaient inaccessibles, sembla presque intolérable. Une secte blasphématoire proposa d'interrompre les recherches et de mêler lettres et symboles jusqu'à ce qu'on parvint à reconstruire, moyennant une faveur imprévue du hasard, ces livres canoniques. Les autorités se virent obligées à promulguer des ordres sévères. La secte disparut ; mais dans mon enfance j'ai vu de vieux hommes qui longuement se cachaient dans les latrines avec de petits disques de métal au fond d'un cornet prohibé, et qui faiblement singeaient le divin désordre.

D'autres, en revanche, estimèrent que l'essentiel était d'éliminer les œuvres inutiles. Ils envahissaient les hexagones, exhibant des permis quelquefois authentiques, feuilletaient avec ennui un volume et condamnaient des étagères entières : c'est à leur fureur hygiénique, ascétique, que l'on doit la perte insensée de millions de volumes. Leur nom est explicablement exécré, mais ceux qui pleurent sur les "trésors" anéantis par leur

frénésie négligent deux faits notoires. En premier lieu, la Bibliothèque est si énorme que toute mutilation d'origine humaine ne saurait être qu'infinitésimale. En second lieu, si chaque exemplaire est unique et irremplaçable, il y a toujours, la Bibliothèque étant totale, plusieurs centaines de milliers de fac-similés presque parfaits qui ne diffèrent du livre correct que par une lettre ou par une virgule. Contre l'opinion générale, je me permets de supposer que les conséquences des déprédations commises par les Purificateurs ont été exagérées par l'horreur qu'avait soulevée leur fanatisme. Ils étaient habités par le délire de conquérir les livres chimériques de l'Hexagone Cramoisi : livres de format réduit, tout-puissants, illustrés et magiques.

Une autre superstition de ces âges est arrivée jusqu'à nous : celle de l'Homme du Livre. Sur quelque étagère de quelque hexagone, raisonnait-on, il doit exister un livre qui est la clef et le résumé parfait de tous les autres : il y a un bibliothécaire qui a pris connaissance de ce livre et qui est semblable à un dieu. Dans la langue de cette zone persistent encore des traces du culte voué à ce lointain fonctionnaire. Beaucoup de pèlerinages s'organisèrent à sa re-cherche, qui un siècle durant battirent vainement les plus divers horizons. Comment localiser le vénérable et secret hexagone qui l'abritait ? Une méthode rétrograde fut proposée : pour localiser le livre A, on consulterait au préalable le livre B qui indiquerait la place de A ; pour localiser le livre B, on consulterait au préalable le livre C, et ainsi jusqu'à l'infini... C'est en de semblables aventures que j'ai moi-même prodigué mes forces, usé mes ans. Il est certain que dans quelque étagère de l'univers ce livre total doit exister (1) ; je supplie les dieux ignorés qu'un homme – ne fût-ce qu'un seul, il y a des milliers d'années – l'ait eu entre les mains, l'ait lu. Si l'honneur, la sagesse et la joie ne sont pas pour moi, qu'ils soient pour d'autres. Que le ciel existe, même si ma place est l'enfer. Que je sois outragé et anéanti, pourvu qu'en un être, en un instant, Ton énorme Bibliothèque se justifie.

Les impies affirment que le non-sens est la règle dans la Bibliothèque et que les passages raisonnables, ou seulement de la plus humble cohérence, constituent une exception quasi miraculeuse. Ils parlent, je le sais, de "cette fiévreuse Bibliothèque dont les hasardeux volumes courent le risque incessant de se muer en d'autres et qui affirment, nient et confondent tout comme une divinité délirante". Ces paroles, qui non seulement dénoncent le désordre mais encore l'illustrent, prouvent notoirement un goût détestable et une ignorance sans remède. En effet, la Bibliothèque comporte toutes les structures verbales, toutes les variations que permettent les vingt-cinq symboles orthographiques, mais point un seul non-sens absolu. Rien ne sert d'observer que les meilleurs volumes parmi les nombreux hexagones que j'administre ont pour titre Tonnerre coiffé, La Crampe de plâtre, et Axaxaxas mlÖ. Ces propositions, incohérentes à première vue, sont indubitablement susceptibles d'une justification cryptographique ou allégorique ; pareille justification est verbale, et, ex hypothesi, figure d'avance dans la Bibliothèque. Je ne puis combiner une série quelconque de caractères, par exemple:

dhcmlrhtdj

que la divine Bibliothèque n'ait déjà prévue, et qui dans quelqu'une de ses langues secrètes ne renferme une signification terrible. Personne ne peut articuler une syllabe qui ne soit pleine de tendresses et de terreurs, qui ne soit quelque part le nom puissant d'un dieu. Parler, c'est tomber dans la tautologie. Cette inutile et proluxe épître que j'écris existe déjà dans l'un des trente volumes des cinq étagères de l'un des innombrables hexagones – et sa réfutation aussi. (Un nombre n de langages possibles se sert du même vocabulaire ; dans tel ou tel lexique, le symbole Bibliothèque recevra la définition correcte système universel et permanent de galeries hexagonales, mais Bibliothèque signifiera pain ou pyramide, ou toute autre chose, les sept mots de la définition ayant un autre sens.) Toi, qui me lis, es-tu sûr de comprendre ma langue ?

L'écriture méthodique me distrait heureusement de la présente condition des hommes. La certitude que tout est écrit nous annule ou fait de nous des fantômes... Je connais des districts où les jeunes gens se prosternent devant les livres et posent sur leurs pages de barbares baisers, sans être capables d'en déchiffrer une seule lettre. Les épidémies, les discordes hérétiques, les pèlerinages qui dégénèrent inévitablement en brigandage, ont décimé la population. Je crois avoir mentionné les suicides, chaque année plus fréquents. Peut-être suis-je égaré par la vieillesse et la crainte, mais je soupçonne que l'espèce humaine – la seule qui soit – est près de s'éteindre, tandis que la Bibliothèque se perpétuera : éclairée, solitaire, infinie, parfaitement immobile, armée de volumes précieux, inutile, incorruptible, secrète.

Je viens d'écrire infinie. Je n'ai pas intercalé cet adjectif par entraînement rhétorique ; je dis qu'il n'est pas illogique de penser que le monde est infini. Le juger limité, c'est postuler qu'en quelque endroit reculé les couloirs, les escaliers, les hexagones peuvent disparaître – ce qui est inconcevable, absurde. L'imaginer sans limite, c'est oublier que n'est point sans limite le nombre de livres possibles. Antique problème où j'insinue cette solution : la Bibliothèque est illimitée et périodique. S'il y avait un voyageur éternel pour la traverser dans un sens quelconque, les siècles finiraient par lui apprendre que les mêmes volumes se répètent toujours dans le même désordre – qui, répété, deviendrait un ordre : l'Ordre. Ma solitude se console à cet élégant espoir (3).

1941, Mar del Plata.

Traduction de Nestor Ibarra.

(1) Je le répète : il suffit qu'un livre soit concevable pour qu'il existe. Ce qui est impossible est seul exclu. Par exemple : aucun livre n'est aussi une échelle, bien que sans doute il y ait des livres qui discutent, qui nient et qui démontrent cette possibilité, et d'autres dont la structure a quelque rapport avec celle d'une échelle.

(2) Anciennement, il y avait un homme tous les trois hexagones. Le suicide et les maladies pulmonaires ont

détruit cette proportion. Souvenir d'une indicible mélancolie: il m'est arrivé de voyager des nuits et des nuits à travers couloirs et escaliers polis sans rencontrer un seul bibliothécaire.

(3) Letizia Alvarez de Toledo a observé que cette vaste Bibliothèque était inutile : il suffirait en dernier ressort d'un seul volume, de format ordinaire, imprimé en corps neuf ou en corps dix, et comprenant un nombre infini de feuilles infiniment minces. (Cavalieri, au commencement du XVI siècle, voyait dans tout corps solide la superposition d'un nombre infini de plans.) Le maniement de ce soyeux vade-mecum ne serait pas aisé : chaque feuille apponte se dédoublerait en d'autres ; l'inconcevable page centrale n'aurait pas d'envers.